

Note sur une lampe chrétienne

In: Échos d'Orient, tome 5, N°1, 1901. pp. 47-49.

Citer ce document / Cite this document :

Pétridès Sophrone. Note sur une lampe chrétienne. In: Échos d'Orient, tome 5, N°1, 1901. pp. 47-49.

doi : 10.3406/rebyz.1901.3381

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1901_num_5_1_3381

NOTE SUR UNE LAMPE CHRÉTIENNE

Dans la *Revue biblique* du 1^{er} octobre 1898 (1), M. Clermont-Ganneau a décrit une lampe en terre cuite trouvée à Jérusalem et que lui avait signalée le R. P. Lagrange, Dominicain.

Cette lampe appartient à la famille de celles pour lesquelles le docte archéologue a proposé autrefois le nom de *lychnaria*. Elle porte, entre le bec et le trou à huile, une croix fourchue, cantonnée de quatre points, et la légende :

ΦΩΣ ΧΥΦΕΝ ΠΑΣΙΝ ΚΑΛΗ

M. Clermont-Ganneau prend l'avant-dernière lettre pour un Λ renversé, et lit : Φῶς Χ[υφ]ενοῦ ὅς φ(α)νει πᾶσιν καλή : « La lumière du Christ brille pour tous belle. »

La formule, sauf le dernier mot, est très fréquente sur les lampes de ce type (2). Quant au mot final, on n'en connaît qu'un ou deux autres exemples (3).

Je crois qu'on peut accepter la lecture καλή = *belle* ou *bonne*. Mais καλή est un adjectif féminin, comment le faire rapporter à φῶς qui est un substantif neutre ?

Je n'accuse certes pas M. Clermont-Ganneau de n'avoir pas remarqué une incorrection aussi grossière, je m'étonne seulement qu'il ne l'ait pas au moins signalée à ses lecteurs.

Peut-on mettre ce monstrueux solécisme sur le compte d'un potier ignorant ? Oui, à la rigueur. Mais je ne vois pas pourquoi l'ouvrier aurait ajouté un mot de son cru à une formule liturgique fixe, bien connue de tous ses acheteurs. Je suppose qu'un graveur mette sur une série de lampes :

Lumen Christi : un autre aura-t-il l'idée de compléter cette formule en gravant sur les siennes : *Lumen Christi pulchrum* ?

Pour ma part, je préfère considérer καλή comme une véritable réclame d'industriel ; le fabricant avertit sa clientèle que la lampe qu'il lui vend est de bonne qualité. C'est ainsi qu'on trouve sur d'autres lampes : Λυχνάρια καλά, *lampes belles* ou *bonnes*, comme le remarque justement M. Clermont-Ganneau lui-même : cette formule, qui l'a aidé dans sa lecture, me paraît tout en faveur de son interprétation.

Comment expliquer que l'adjectif soit au féminin ? simplement en supposant καλὴ ἴλα sous-entendu. C'est en effet καλὴ ἴλα, transcrit du latin *candela*, qui désigne ordinairement la lampe en grec byzantin comme en grec moderne (1) : λυχνάριον, et les noms similaires ne sont que des mots savants réservés au style élevé.

*
**

M. Clermont-Ganneau se demande si les lampes qui portent la formule : *La lumière du Christ brille pour tous*, étaient fabriquées pour l'usage domestique, ou pour être déposées dans les tombeaux, ou si ce ne sont pas plutôt des lampes d'église.

Ce dernier emploi est possible : bien que les lampes d'église soient en général suspendues, d'autres sont simplement posées sur des supports. Mais il n'exclut ni le premier ni surtout le second.

En tout cas, l'inscription ne prouve rien dans un sens ni dans l'autre. N'allez pas croire en effet qu'elle se rencontre seulement sur les lampes de Jérusalem. Les Grecs en ont fait l'usage le plus fréquent et le plus varié. On la trouve dans les manuscrits (2), sur les murs (3), sur les

(1) T. VII, p. 485-490.

(2) Cf. CLERMONT-GANNEAU, *Revue archéologique*, t. XVIII (1868), p. 77, et *Recueil d'archéol. orientale*, t. I^{er}, p. 171, t. II, p. 89.

(3) *Revue biblique*, *ibid.*, p. 486, note 1. Sur les inscriptions en καλὸς, Καλή, dans les produits de la céramique grecque du VI^e-V^e siècle jusqu'à J.-C., on peut consulter le résumé d'une conférence de M. B. Pharmakoski dans le *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, en russe, t. VII, p. 403-407.

(1) Cf. les lexiques de DU CANGE et de SOPHORLES, s. v.

(2) Par exemple, dans un évangélaire de Salonique, *Byzantinische Zeitschrift*, t. VI, p. 541.

(3) SCHLUMBERGER, *Mélanges d'archéol. byzant.*, p. 304 (au prétendu château génois sur le Bosphore ; on a ici ΦΣ ΧΥ' ΦΣ ΗΣ = Φῶς Χριστοῦ φῶς πᾶσι).

médailles de dévotion (1), etc., parfois abrégée (2), parfois au contraire accompagnée d'autres sigles (3).

*
**

A plus forte raison, ne puis-je pas accepter la suite de l'hypothèse de M. Clermont-Ganneau. Il rapproche à bon droit l'inscription de sa lampe des passages de saint Jean où Jésus-Christ est appelé la lumière du monde (4), mais il ajoute : « On peut faire un rapprochement plus topique et plus frappant; c'est que les mots $\varphi\omega\varsigma$ Χριστοῦ φαίνει πάντων sont précisément ceux par lesquels débute la liturgie de saint Basile, employée spécialement à Jérusalem par les Grecs orthodoxes le Samedi-Saint, c'est-à-dire le jour de la fameuse cérémonie du feu sacré ou, plus exactement, de la lumière sacrée..... Je me demande, en conséquence, si les *lychnaria* portant cette formule n'étaient pas destinés à jouer un rôle dans cette cérémonie, où, aujourd'hui encore, les fidèles recueillent avidement le feu censément descendu du ciel. On se sert de cierges à présent; on pouvait fort bien se servir de lampes autrefois, surtout les petites gens. »

Je ne chicanerai pas le savant auteur sur quelques inexactitudes. Il croit que les lampes coûtaient jadis meilleur marché que les cierges : libre à lui. Il a tout l'air de croire que la liturgie de saint Basile était en usage à Jérusalem à l'époque où la lampe en question a été fabriquée, alors que cette liturgie n'y a été importée qu'au moyen âge par les Grecs de Constantinople : mais peu importe ici.

Une erreur plus inexplicable fait dire à M. Clermont-Ganneau que les mots de la formule : *La lumière du Christ brille pour tous*, sont ceux par lesquels débute la messe attribuée à saint Basile. J'affirme, pour l'avoir célébrée déjà bien souvent, qu'on ne les y trouve ni au début ni ailleurs,

comme chacun peut s'en rendre compte en parcourant une édition quelconque de l'Euchologe grec.

La formule est empruntée, non à la messe de saint Basile, mais à la liturgie des *présanctifiés*, la seule autorisée dans l'Eglise grecque pendant le Carême, à l'exception des samedis et dimanches, du Jeudi-Saint et du jour de l'Annonciation.

Cet office consiste dans une communion solennelle à la fin des vêpres (abrégées, au moins dans l'usage actuel) avec le pain et le vin consacrés le samedi ou le dimanche précédent. Après la première leçon de l'Ancien Testament, le célébrant, tourné vers l'autel, trace le signe de la croix avec l'encensoir et un cierge allumé qu'il tient de la main droite, en disant : $\Sigma\varphi\iota\alpha$, $\delta\epsilon\theta\omicron\iota$. Puis, il bénit le peuple, toujours avec l'encensoir et le cierge, en prononçant les paroles : $\Phi\omega\varsigma$ Χριστοῦ φαίνει πάντων. (1).

La formule : *La lumière du Christ brille pour tous*, que les Grecs ont toujours aimé à reproduire un peu partout, c'est donc au rite solennel de la messe des *présanctifiés* qu'ils l'ont empruntée, au moins les Grecs du patriarcat de Constantinople. Si les lampes qui nous la présentent sont vraiment de fabrication palestinienne et antérieures à l'adoption de la liturgie byzantine par l'Eglise de Jérusalem, nous en concluons que la messe des *présanctifiés* propre à cette Eglise contenait sûrement cette même cérémonie et cette même phrase que nous trouvons dans la messe des *présanctifiés* propre à Constantinople. Cela n'a rien d'extraordinaire : on sait que les messes byzantines, dites de saint Basile et de saint Jean Chrysostome, ont aussi les rapports de parenté les plus étroits avec les vieilles liturgies de Syrie et de Palestine (2).

(1) SCHLUMBERGER, *ibid.*
(2) Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. X, p. 149.
(3) *Bulletin de l'Institut archéol. russe de Constantinople*, t. IV, p. 42.
(4) *Joan.*, I, 4, 5, 9; VIII, 12.

(1) On trouvera la description de cette cérémonie dans toutes les éditions de l'Euchologe et du Typicon.

(2) Cf. DUCHESNE, *Origines du Culte chrétien*, 2^e édit., p. 69 seq. — De la messe des *présanctifiés*, d'après l'ancien rite hiérosolymitain, on ne possède que la partie du diacre. BRIGHTMAN, *Liturgies eastern and western*, p. 494, seq.

M. Clermont-Ganneau continue : « Les *lychnaria* consacrés par cette illumination miraculeuse devaient être conservés précieusement par les fidèles comme le sont encore nos cierges bénits, et l'on s'explique qu'à ce titre ils aient pu être souvent déposés dans les tombeaux, où beaucoup d'entre eux ont été trouvés. Les pèlerins étrangers devaient, de leur côté, en emporter comme souvenir de leur pèlerinage, et il est à supposer qu'on en recueillera des exemplaires dans des régions fort éloignées de Jérusalem. »

Si ces lampes avaient, en effet, été allumées au feu nouveau du Samedi-Saint à Jérusalem, ce feu que les naïfs pèlerins orthodoxes s'obstinent à regarder comme miraculeux, nul doute que les fidèles ne les eussent conservées avec piété et que les étrangers ne les eussent emportées soigneusement dans leur patrie. C'est ce que font pour leurs cierges les pèlerins actuels : ils les emportaient même tout allumés jusqu'en Russie, avant que les Compagnies de bateaux ne les eussent forcés à abandonner cette pratique dangereuse pour la sécurité des navires. La cérémonie du feu nouveau s'est, d'ailleurs, introduite dans la plupart des églises

grecques en dehors de Jérusalem, et les fidèles témoignent aussi un profond respect pour le cierge qu'ils y allument (1).

Mais il n'est nul besoin de supposer que les lampes trouvées dans quelques tombeaux de Jérusalem et qui portent la phrase : *La lumière du Christ brille pour tous*, aient pour cela servi à la cérémonie du feu nouveau. Elles symbolisent seulement la lumière éternelle de la béatitude céleste, ou même, si l'on veut, simplement la résurrection ; elles ne signifient rien de plus, au fond, que les innombrables lampes sans inscription ou avec des textes différents trouvées un peu partout dans les vieilles tombes chrétiennes, comme aussi d'ailleurs dans les sépultures païennes ou juives.

De même, si l'on rencontre ce type de lampe hors de Jérusalem, inutile de recourir à l'hypothèse d'une importation par les pèlerins des Lieux Saints. Les Grecs de Constantinople, qui traçaient le $\Phi\omega\varsigma$ $\chi\rho\iota\sigma\tau\omicron\upsilon$ $\varphi\alpha\lambda\upsilon\epsilon\iota$ $\pi\acute{\alpha}\sigma\iota$ sur leurs murs, sur leurs livres, etc., ont bien pu avoir un jour ou l'autre l'idée de le graver sur leurs lampes.

S. PÉTRIDÈS.

Constantinople.

AU PAYS DE MOAB

CHAPITRE II

LA PLAINE TRANSJORDANE. — L'ASCENSION DU MONT NÉBO. — BETH-PHOGOR ET LE DEVIN BALAAM. — LES SOURCES DE MOÏSE. — LE MONT PHASGA ET LA MORT DE MOÏSE. — LES PÈLERINS DU NÉBO A L'ÈRE CHRÉTIENNE : SILVIA ET PIERRE L'IBÈRE. — DÉCOUVERTE AU V^e SIÈCLE DE LA GROTTÉ OU FUT ENTERRÉ MOÏSE. — JÉRÉMIE ET L'ARCHE D'ALLIANCE ; LES BÉNÉDICTIONS DE BALAAM. — SOUVENIRS DU ROI MESA.

Nous sommes dans les *campestria Moab* de la Bible, qu'Israël habita près d'un an,

avant de traverser le Jourdain et de conquérir la Terre promise. C'est un coin de terre ravissant, arrosé par de nombreux ruisseaux aux ondes transparentes, que bordent des saules, des tamaris et d'élégants acacias seyals, dont les branches retombent avec grâce en forme de parasol. Les buissons épineux fourmillent de nids ; de chaque arbrisseau, de chaque tige

(1) La cérémonie a lieu la nuit de Pâques avant l'office de l'aurore ; le célébrant allume un cierge à la lampe du sanctuaire et chante : « Venez, recevez la lumière de la Lumière qui n'a pas de soir ; » les assistants viennent tous allumer leur cierge au sien. En certains endroits, on tire le feu nouveau du silex ou de morceaux de bois sec.